



PIERRE
GARMY

Corse confidentiel

éditions
Les Presses Littéraires

CORSE CONFIDENTIEL

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photos de couverture :

Première de couverture : © cliché de l'auteur

4^e de couverture : © cliché Delphine GARMY

ISBN : 979-10-310-1442-5

© Pierre Garmy – Les Presses Littéraires, 2023

PIERRE GARMY

CORSE
CONFIDENTIEL

Les ^{éditions} Presses Littéraires

Pour Catherine, ma femme qui m'a appris son Île ;
À Delphine, ma fille.

“Mais avant, bien avant, sur ces pierres sur lesquelles vous marchez sont passés des Phéniciens, des Romains et même des Vikings. Chacun niquait l'autre puis s'asseyait pour attendre d'être niqué à son tour. C'est l'histoire du monde”

Carlos Salem, *Aller simple*.

“On les aurait tous dits au retour de la fête. Des hommes commentaient entre eux les différentes phases de l'humiliation des étrangers, se félicitant d'un équilibre restauré, et des filles rieuses interrompaient les hommes en les attrapant par le bras, des propos puérils et taquins s'échangeaient, mais toujours la punition des Sardes restait au centre des débats”

Marc Biancarelli, *Orphelins de Dieu*.

“À chaque réunion, les objectifs étaient répétés : les terroristes, les cagoulés, les excités qui paradent avec des M16 et des lance-roquettes. Le reste ? On verrait plus tard, une fois rétabli l'ordre républicain. C'est parce qu'on avait appris aux flics à regarder ailleurs que le crime organisé avait pu prospérer...”

Antoine Albertini, *Malamorte*.

Ce livre est une œuvre de l'imagination. Les références à des personnes, des événements et des lieux réels y sont utilisés à des fins romanesques. Les autres personnages, événements et lieux sont fictifs et toute ressemblance avec l'existant serait purement fortuite.

PREMIÈRE PARTIE

A chî mali vivi, mali mori.
Celui qui vit mal, meurt mal.

Chî di piombu tomba, di piombu mori.
Celui qui tue par le plomb périt par le plomb.

1

Elle relit une nouvelle fois les dernières pages puis laisse son bras s'abaisser lentement jusqu'à ce que le livre vienne reposer sur ses genoux croisés, relevés dans son transat. Sa jambe libre est agitée d'un balancement nerveux ; sa sandale à haut talon vient claquer régulièrement contre la plante du pied sous la crispation des orteils. Elle garde longtemps les yeux dans le vague sans rien fixer vraiment entre le verger de jeunes cédratiers qui descend en pente douce devant elle et le coin de mer lointain découpé par les collines. Une légère brise marine vient tempérer la fin d'après-midi apportant par bouffées un fond d'air iodé mêlé aux senteurs puissantes des immortelles d'Italie du maquis tout proche. Les longues mélodies de *A Love Supreme* qu'elle a démarré sur son lecteur de disques avant de venir s'installer sur la terrasse s'échappent en sourdine par la fenêtre de sa chambre au premier étage de la maison familiale. Pour une fois, elle entend bien profiter pleinement de ces quelques moments de solitude et de calme si rares au village.

« À nouveau, le monde était vaincu par les ténèbres et il n'en resterait rien, pas un seul vestige. À nouveau, la voix du sang montait vers Dieu depuis le sol, dans la jubilation des os brisés, car nul homme n'est le gardien de son frère, et le silence fut bientôt suffisant pour qu'on pût entendre le hululement mélancolique de la chouette dans la nuit d'été. ».

– Ce type a vraiment tout compris de notre foutu pays, se dit-elle. Il sait décrire tout ça avec un détachement d'entomologiste, l'air de ne pas y toucher, sans concession, presque dénué d'indulgence ; probablement parce qu'il a épuisé toutes ses illusions.

Comme chaque fois qu'elle découvre un auteur qui lui plaît elle en a dévoré en quelques mois tout l'œuvre, tout ce qu'on peut trouver en librairie, dans le désordre mais absolument tout, depuis son premier recueil de nouvelles jusqu'au *Sermon*... qui la plongeait à l'instant dans cette léthargie pensive et nauséuse.

Posé sur la murette à côté d'elle – on dit ici par un curieux oxymore la « muraillette » – entre le *Diplo* qu'elle a abandonné tout à l'heure pour terminer son livre et un verre de Carco blanc maintenant presque vide et chaud, son téléphone portable la tire brusquement de la rêverie.

– Merde, grommelle-t-elle en décrochant à contre-cœur, ils peuvent pas me foutre la paix, non ?

– Allo, ... allo, ... oui, ... c'est toi Jeanne ? ... Je t'entends très mal ...

– Oui, oui, c’est bien moi, répondit-elle surprise d’entendre soudain cette voix surgie du passé mais pourtant si familière. Théo, ça alors ... un revenant ! Que me vaut l’honneur ? dit-elle sur un ton qu’elle souhaite enjoué.

– Je suis navré de te déranger, samedi en plus, ... Tu n’es pas en service ? J’ai appelé le palais, on m’a dit que tu étais en congé ?

– Tu ne me déranges pas du tout, j’avais mon week-end et pour une fois, même un peu anticipé. J’en ai profité pour monter au village, les parents se plaignent de ne pas me voir assez souvent ... Tu connais ?

– Ça me dit quelque chose en effet, non sans raison d’ailleurs en ce qui me concerne ! Je ne suis sans doute pas un très bon fils !

– ...

– En fait, je t’appelle pour quelque chose de particulier et franchement désagréable. Tu sais sans doute que, comme tous les ans à cette période, nous fouillons en ce moment sur le chantier de l’ancienne cathédrale et du cimetière attenant que tu connais, je crois ... À plusieurs reprises déjà, ces derniers mois, le site a été plus ou moins gravement vandalisé. J’ai régulièrement déposé plaintes et mains courantes à la gendarmerie locale, sans grand succès d’ailleurs, mais cette fois c’est beaucoup plus grave et ne sachant que faire, j’ai pensé faire appel à toi.

– ...

– ... cet après-midi à la reprise du chantier, nous venons de trouver dans une tombe en coffre déjà fouillée il y a deux ans, près du chevet, un corps qui relève à l'évidence de ta compétence et pas de la nôtre ... une jeune femme, très jeune ... Je t'ai appelée tout de suite ... même si ce n'est sans doute pas la bonne procédure ... excuse-moi, je suis tout retourné et complètement paumé ; je n'aime vraiment pas les cadavres aussi frais !

– Euh, non, non, du tout, tu as bien fait. Ecoute : surtout ne touchez à rien pour ne pas polluer les alentours, éloignez-vous et ne laissez personne s'approcher. Appelle tout de suite le commissariat central, je crois que le commandant Pandolfi y est de permanence ces jours-ci. De mon côté je convoque le service de police scientifique avant de vous rejoindre sur place.

– Merci ! Je t'attends. Viens vite. Et, ... salue tout de même tes parents pour moi ... À tout de suite ... à très vite ! Merci, merci.

Elle sait bien qu'elle doit se presser, que ce n'est plus le moment de rêvasser, que c'en est bel et bien fini de la quiétude de cet après-midi dérobé à son métier et à la famille. Tous sont partis ce matin en cortège constitué à la *Santa* comme chaque année à la même date. Bien sûr elle n'a pu échapper aux

« tu pourrais quand même faire un effort pour une fois et nous accompagner. Tante Lise serait sûrement contente de te voir ! Depuis combien d'années tu ne l'auras pas vue ? ».

Elle a pourtant bien du mal à réagir et reste figée sur son siège encore un instant. À peine avait-elle commencé à surmonter le malaise provoqué par sa lecture qu'une nouvelle émotion venait la saisir. Après tant d'années de silence et d'ignorance réciproque, la voix de Théo venue la débusquer dans son village, dans leur village, la ramena subitement des lustres en arrière : Jeanne et Théodore, Théodore et Jeanne, toute une histoire ...

2

Une histoire en effet longtemps commune qui débuta pour tous deux de nombreuses années plus tôt. Dès leur naissance à vrai dire, à quelques heures l'une de l'autre seulement dans le service de maternité de la polyclinique Orlandi. Leurs familles bien que lointainement apparentées – comme la plupart au village longtemps demeuré sous un régime matrimonial fortement endogamique – n'étaient pas vraiment proches jusqu'alors. Celle de Jeanne habitait “en haut” c'est-à-dire au bourg alors que la famille de Théo l'avait quitté jadis pour s'installer “au fleuve”, écart communal implanté à quelques kilomètres sur le cours inférieur de la Viccaretta. Ce quartier d'urbanisme à l'origine “spontané” avait peu à peu acquis la reconnaissance tacite des autorités municipales qui, mises devant le fait accompli et faute de plan d'urbanisme, se mirent à y délivrer des permis de construire en bonne et due forme. Il y a en Corse des “paillottes” plus pérennes que d'autres.

Cependant les visites prénatales mensuelles donnèrent aux deux jeunes mères des occasions

régulières de se retrouver qu'elles multiplièrent bientôt pour le plaisir. De ces rencontres naquirent et grandirent une connivence puis une réelle et forte amitié que la gestation de leur premier enfant rendait plus précieuse encore à leurs yeux.

C'est ainsi que, sans l'avoir jamais explicitement formulé, il devint pour elles deux comme une quasi évidence que leurs rejetons nouveaux nés auraient naturellement un destin lié. Cela tombait bien : un garçon et une fille, le ciel avait bien fait les choses. Elles les élevèrent dès le retour au village et pendant les années qui suivirent dans cet état d'esprit, dans ce non-dit lourd de conséquences. Les pères qui eux ne se fréquentaient que très occasionnellement ne se mêlèrent pas de ces affaires qui ne leur semblaient pas naturellement de leur ressort.

Quand le moment fut venu pour la mère de Théo après qu'elle eut différé aussi longtemps qu'elle avait pu de reprendre son métier d'institutrice, la garde des deux bambins échut naturellement à celle de Jeanne qui ne travaillait pas en dehors de chez elle. Ainsi se trouvèrent-ils attachés par une cohabitation ininterrompue durant leurs premières années qui se prolongea sans solution de continuité à l'école communale puis au collège voisin et enfin au lycée le moment venu.

L'adolescence et la puberté vinrent petit à petit bousculer les habitudes et un flirt d'abord chaste et délicat remplaça bientôt leurs anciens jeux fra-

ternels. Ils aimèrent se promener longuement la main dans la main à la sortie des cours, se donner de furtifs baisers en déambulant en ville, échanger quelques caresses pudiques sur la plage, se serrer très fort l'un contre l'autre sur le vélomoteur de Théo qui les ramenait au village. Comme rien ne peut rester longtemps secret dans un milieu aussi confiné où tout le monde connaît tout le monde, de bonnes âmes, témoins involontaires et bien sûr désintéressés de leur relation, ne tardèrent pas à colporter la nouvelle, comme ça, en passant, l'air de rien. Ainsi arriva-t-elle bien vite aux oreilles des deux mères. Elles en conçurent une jubilation profonde qu'au grand dam des délateurs elles eurent bien du mal à dissimuler. Pas la moindre réprobation, même pas les recommandations habituelles de prudence, les conseils avisés sur les précautions nécessaires ni toutes ces sortes de choses que d'ordinaire les mères se croient obligées de proférer en pareilles circonstances. Elles voyaient leurs espérances couronnées de succès, leurs vœux de toujours enfin exaucés et ne voulaient certainement pas prendre le moindre risque en adoptant une attitude qui puisse irriter les enfants. C'est donc avec la bénédiction maternelle que la relation amoureuse de Jeanne et Théo put s'épanouir à peu près librement jusqu'à la fin de leur scolarité secondaire. Cependant l'approche du bac et la perspective d'études supérieures communes sur le continent éveillèrent de tardifs scrupules paternels.

Qu'allait-on penser, qu'allait-on dire dans le village s'ils laissaient faire sans qu'au moins une cérémonie officielle de fiançailles avant leur départ conjoint et tout ce qu'il pourrait laisser supposer aux esprits chagrins ne vînt légitimer sinon consacrer une union désormais presque officielle ? Comme le principe ne contrecarrait en rien les intérêts bien compris des deux mères qui virent au contraire une manière supplémentaire de rendre la situation presque irrévocable, celles-ci se ligüèrent avec leur époux pour obtenir le consentement des deux jeunes gens qui n'étaient pourtant pas débordants d'enthousiasme : les fiançailles, vieille coutume surannée et ringarde, qu'à leurs yeux « seuls les Corses et les cathos intégristes continuent de célébrer ». De guerre lasse pourtant, pour avoir la paix mais aussi, bien qu'ils ne se l'avouèrent pas, pour ne pas mettre leurs familles dans l'embarras face aux qu'en-dira-t-on, ils finirent par se soumettre en traînant les pieds : « Aix-en-Provence vaut bien une messe », railla Jeanne en forme d'accord tacite.

La fin de leur année de terminale fut couronnée par une mention *Très bien* au bac de peu précédée par leur admission sans condition en classe préparatoire au lycée Paul-Cézanne. Ils étaient tous deux et depuis toujours de très brillants élèves et une sorte de concurrence intellectuelle douce rendait entre eux les choses plus stimulantes et plus gratifiantes. Au tout début de l'été quand les membres de leur

famille respective exilés sur le continent furent enfin à peu près tous arrivés au pays, la cérémonie put avoir lieu.

Ils avaient tous deux essayé d'un commun accord de limiter les dégâts et de ne pas laisser leurs parents se lancer dans des dépenses exorbitantes mais rien n'y fit : il fallait paraître, montrer à tous que l'on ne rechignait pas à la dépense pour respecter la tradition, honorer ses enfants et "tenir son rang", d'autant plus que le père de Jeanne caressait alors en secret des ambitions pour les prochaines échéances municipales. Les festivités commencèrent en fin de matinée par une bénédiction à l'église paroissiale qui fut donnée en l'absence de curé titulaire par un jeune moine argentin du couvent franciscain voisin ; Jeanne le trouva fort beau : « un vrai gâchis » ne put-elle s'empêcher de souffler suffisamment fort pour que sa remarque fût entendue. On passa aussitôt après et très longuement aux nourritures terrestres en puisant sans retenue dans la profusion des victuailles de toutes sortes présentées sur de longues tables à tréteaux prêtées par la mairie et dressées à l'ombre sur la place du village entre la chapelle de la confrérie et l'église, à l'endroit spécialement aplani et dallé pour le feu de Noël. Les deux familles jusqu'aux cousins les plus éloignés qui avaient pu faire le voyage et presque toute la population du village – à l'exception des membres de quelques factions qu'avait retenus une fâcherie ancestrale dont la

cause s'était depuis longtemps perdue – se trouvaient réunies là. À quelques détails près, notamment le passage devant le maire, ces fiançailles ressemblèrent étrangement à un mariage. Ne manquaient même pas les rituelles salves de fusils de chasse tirées en l'air qui marquent chaque moment de liesse collective. Jeanne et Théo s'en firent la remarque et se demandèrent ce que leurs familles pourraient bien inventer et faire de plus en cette nouvelle occasion quand elle se présenterait.

Les ripailles se poursuivirent tard dans la soirée sans aucun temps mort mais avec un niveau sonore qui alla crescendo au fur et à mesure que se vidaient les grosses dames-jeannes du domaine Acquaviva dans les trois couleurs, suivies par force bouteilles de ratafia qui sortaient comme par miracle des caves des uns et des autres. Nonobstant paysage et climat, il y avait du Breughel dans les scènes de réjouissances qui finirent par gagner tout le cœur du village se propageant par les ruelles escarpées et tortueuses en étoile autour de la place.

Ce ne fut pas à proprement parler une rupture soudaine mais une lente dislocation qui eut finalement raison de leur relation amoureuse. Leur nouvelle vie commune sur le continent avait pourtant commencé dans la félicité la plus pure. Bien que depuis toujours très libres de leurs choix et de leur comportement en raison de la complicité maternelle

sans condition et de l'abstention bienveillante de leurs pères, ils goûtèrent pourtant avec délectation l'installation dans un tout petit appartement sous les toits meublé mais inconfortable, juste à côté du cloître Saint-Sauveur. La liberté au loin sans témoin possède quoiqu'on en dise, un parfum plus suave.

Ils avaient fait le voyage par bateau accompagnés de leurs deux mères qui voulaient s'assurer que tout irait bien ... Les voitures étaient pleines à craquer de bagages divers, de cartons et de sacs contenant leurs effets personnels, du linge et tout le nécessaire pour la vie quotidienne pendant quelques mois avant le retour sur l'Île pour les vacances de fin d'année, bien sûr. Il y avait surtout des livres beaucoup de livres, des disques, une petite chaîne stéréo, des affiches à punaiser au mur dont une belle photographie grandeur nature de l'un des portraits féminins du Fayoum que Théo avait déjà apposé au dessus de son lit en Corse ... un morceau symbolique de sa vie d'avant, transporté sur le continent.

Pendant les derniers jours du mois d'août, ils firent quelques excursions dans les environs pour découvrir une région où ils n'étaient encore jamais venus, firent l'ascension de la Sainte Victoire, flânèrent abondamment dans les rues du vieil Aix, découvrirent quelques bistrots sympathiques et dans leurs moyens financiers, fréquentèrent les librairies et le cinéma de la place. Ils installèrent leur bureau face à face pour entrer résolument comme on entre

en religion dans leur personnage de khâgneux avec la dose requise d'abnégation, de renonciation, de mise entre parenthèses du temps et de la vie ordinaire. Ils durent tout de même sacrifier mais strictement *a minima* aux rites stupides du bizutage que la future élite de la Nation perpétuait avec ardeur mais contre toute raison à l'instar des bidasses de tout poil. Enfin les choses sérieuses commencèrent.

Le changement de rythme et de niveau d'exigence des enseignants entre leur lycée d'origine et celui où ils pénétraient fut des plus rudes, même pour eux armés d'un cursus scolaire sans faute. On les mit tout de suite collectivement dans le bain par des discours qui se voulaient mobilisateurs où les mots "excellence", "compétition", "sélection" scandaient toutes les phrases, où revenaient comme autant de leitmotivs les « beaucoup d'appelés mais peu d'élus ; la discipline personnelle de fer ; le travail soutenu et continu laissant juste la place au boire, manger et aux fonctions naturelles, ... » et surtout le couronnement, la menace suprême : « si vous ne gardez pas le niveau, vous vous retrouverez à l'Université ! ».

Jeanne et Théo observèrent quelques jours ce spectacle avec une distance amusée. Puis pour ne pas perdre tout de suite pied, il leur fallut bien, contraints et forcés, se plier eux aussi aux règles du genre et se mettre à bosser comme des brutes. Les colles succédèrent aux colles, les partiels aux partiels, les examens blancs aux examens blancs sans comp-

ter les “grands oraux” factices et autres réjouissances de la même eau. Des kilos de fiches de lectures, des heures à la bibliothèque, des retours précipités à la maison pour se remettre à la table de travail sitôt le frugal repas du soir avalé, des week-ends cloîtrés et studieux sans autres dérivatifs que la lecture des journaux qui leur était vivement recommandée pour leur culture générale et la connaissance du monde contemporain ...

La première année se passa ainsi sans joie mais sans anicroche majeure tout juste entrecoupée par un bref séjour sur l'Île pour les vacances d'hiver : il n'eut pas été envisageable de fêter Noël loin de la famille. En revanche les congés de printemps trop proches des épreuves de fin d'année déterminantes pour le passage en khâgne filèrent presque inaperçus tant furent maintenues les cadences habituelles et la dose quotidienne de travail plus grande encore du fait de l'absence de cours. Les résultats s'avérèrent à la hauteur des investissements consentis : tous deux furent admis en deuxième année avec les honneurs.

Rien ne semblait devoir bouleverser le cours des choses à la rentrée suivante après des vacances d'été certes un peu détendues mais pendant lesquelles on entretenait toutefois avec soin la pression afin de ne pas perdre les bonnes habitudes. Rien ou presque rien jusqu'à ce que le gouvernement en place imaginât le temps venu d'une profonde réforme des ré-

gimes de la Sécurité sociale et des retraites. Bien que se proclamant gaulliste, le premier ministre d'alors voulait en finir une bonne fois avec les insupportables "privilèges" sociaux nés du programme du Conseil national de la Résistance. Il réussit l'exploit de bloquer presque complètement le pays par d'immenses mouvements de grèves accompagnées d'un arrêt généralisé des moyens de transport et de manifestations de rue gigantesques et répétées, chacune mobilisant davantage les foules que la précédente pendant plusieurs semaines. Les établissements scolaires et universitaires étaient touchés par le mouvement comme tous les autres secteurs d'activité, les cours interrompus souvent par des piquets de grève intermittents. En khâgne, on devait malgré tout « préserver l'essentiel, relativiser l'importance de cette agitation subalterne et garder le cap sur l'objectif principal » : tels étaient les termes du chantage moral à l'échec mené par quelques enseignants qui déployèrent des trésors tactiques pour faire cours envers et contre tout dans les sous-sols de l'établissement, à leur domicile, au bistrot...

Une grave dissension entre Jeanne et Théo se fit jour à cette période et se cristallisa autour d'une vive dispute née de la lecture de Pierre Bourdieu qu'elle dévorait alors avec passion, trouvant dans les positions du militant philosophe et sociologue matière à formaliser ses propres conceptions politiques.

« *Le discours conservateur se tient toujours au nom du bon sens* ». Elle avait apposé cette proclamation

emblématique à côté de sa table de travail après l'avoir elle-même joliment calligraphiée sur une feuille de papier Canson. Chaque nouvel épisode des luttes populaires en cours partout en France, chaque progrès dans la mobilisation générale, chaque succès marqué par un nombre plus grand de manifestants mus par une détermination toujours accrue étaient pour elle source de jubilation intérieure, de joie profonde qu'elle avait du mal à dissimuler surtout quand elle revenait de manif ou de réunions à la fac qu'elle suivait assidument au détriment de son "objectif principal".

C'est peu dire que lui ne se montra pas alors à l'unisson. Selon une expression qui lui servait souvent de paravent pour sceller son manque d'engagement, il avait « horreur des extrémismes ». En lecteur assidu d'Esprit, du Débat et de la quasi totalité de la presse de "gauche" mais pas trop, il se complaisait à pérorer sur le sens "raisonnable" des réformes engagées, sur la vision "passéiste" de ses détracteurs, sur le caractère inéluctable du changement envisagé pour affronter les défis à venir, les "assistés" ne pouvant à l'évidence pas éternellement peser sur le corps social, l'Etat Providence étant appelé à disparaître : « nous ne somme plus en 1944, tout de même ! »

Il trouva dans les ressources de la casuistique familière aux khâgneux les motifs de son adhésion aux positions de la CFDT qui lui semblait constituer l'horizon indépassable du progrès social maîtrisé et nourrissait son aversion pour la "gauche de gauche".

C'est le moment aussi où la découverte de la littérature du "Divin Marquis" fit naître chez lui des fantasmes de domination et d'échangisme qu'il essaya de faire partager à Jeanne. Mal lui en prit, la fin de non recevoir caustique qu'elle lui opposa fut sans appel : « Je te laisse à ces mises en scènes minables où la jouissance et le désir des femmes ne sont jamais posés autrement qu'en regard du plaisir masculin ! Tu ne t'es jamais demandé combien cette idéologie érotique de pacotille qui t'émoustille autant mais qui me dégoûte absolument a d'intérêt à promouvoir sur le plan sexuel le schéma dominant/dominé comme modèle de toutes les autres formes des rapports sociaux ? Il est grand temps de changer ta façon de concevoir l'érotisme féminin, mon pauvre ami ! Tu me fais pitié ». Il faut dire qu'elle avait fortuitement découvert, peu de temps auparavant, le petit livre d'Anne-Marie Dardigna *Les châteaux d'Eros ou l'infortune du sexe des femmes* qui renfermait tout l'arsenal théorique nécessaire à sa réfutation féministe de Sade.

Ainsi cette dispute qui ne fut pas du tout anodine, conjuguée avec la fracture qui traversa la société tout entière, disloqua dans le même temps leur couple qui chancela définitivement et d'amants, ils devinrent bientôt d'infortunés colocataires contraints.

Les circonstances de la vraie vie eurent raison de leur longue entente tacite mais qui reposait sur trop de malentendus, soigneusement tus mais accumulés.

Bourdieu et Sade ne firent que préciser et précipiter l'effritement d'une connivence entretenue par la force du temps, mais en fait factice, tant étaient opposés leur caractère, leur conception de la vie, leurs priorités et leurs aspirations.

L'année universitaire quand elle eut repris son cours après la dissolution inattendue de l'Assemblée nationale et l'arrivée au pouvoir d'un gouvernement "socialiste" se traîna dans la morosité voire de temps à autre dans l'animosité.

Tout était désormais consommé entre eux. Une vie nouvelle séparée commença.

Jeanne, reçue au concours d'entrée à Sciences Po Paris préféra cependant renoncer pour s'inscrire en droit à Bordeaux avec le projet d'intégrer à terme l'Ecole Nationale de la Magistrature. Ce qu'elle fera quelques années plus tard munie d'une thèse en droit avant d'occuper divers postes de magistrate du siège jusqu'à sa nomination en Corse comme procureure.

Théo lui, admis "en carré" à "Ulm" – c'est-à-dire, dans le jargon consacré dès sa première tentative à l'Ecole normale supérieure de la rue éponyme – poursuivit son cursus puis intégra l'Ecole française de Rome ce qui le conduisit presque naturellement, après quelques temps de galère comme professeur d'histoire-géographie en collège, à être recruté au CNRS puis à en gravir les grades ... et parallèlement, quelques années après, à devenir directeur d'études indemnitaire à l'EHESS (Ecole des Hautes Etudes

en Sciences Sociales) au sein d'une Unité lyonnaise spécialisée en archéologie chrétienne.

Ils ne se croisèrent plus que brièvement et sporadiquement, sans chaleur mais sans hostilité, au gré d'évènements extérieurs jusqu'à cet appel téléphonique.

3

... Rocca au centre, Rocca, Rocca, Orsini, Rocca à nouveau qui tente une passe en léger retrait sur Alessandri, Alessandri ... mais ... ah là, là, là, là, Ben Arfa en embuscade qui déboule en trombe du côté droit, s'empare de la ba... ah vraiment en forme aujourd'hui ce Ben Arfa et toujours très, très, terriblement dangereux, très, très ..., Palmieri, en contre, essaye de récupérer, Ben Arfa résiste, il tente la feinte pour ... et finalement la balle sort en touche. C'est un vrai cafouillage ! On peut dire, Dominique, qu'en ce moment les Corses ne sont pas en veine ...

– ... eh oui, Michel, ils arrivent pas à concrétiser ! Des actions bien construites mais qui loupent au dernier moment ... de la malchance, beaucoup de malchance et une série de contreperformances ... face à la défense niçoise particulièrement béton ... des occasions manquées dans les actions offensives surtout ... ça manque de liant tout ça ... le mental n'y est pas ...

– Oui, oui, Dominique, voilà, voilà, ... la remise en jeu, effectuée par Palmieri, loin, très loin

qui trouve les pieds de Rocca et c'est reparti, Rocca remonte, remonte, Rocca ... passe à droite sur Lamberti, Lamberti, Cahuzac ..., Rocca, Cahuzac, Rocca encore, irrésistible qui s'approche de la surface de réparation ... mais l'arbitre siffle le hors-jeu ... de Rossi semble-t-il, ... oui, c'est ça me dit-on ... décidemment il ne laisse rien passer de ce côté-là, Dominique ...

– ah ça, on peut le dire, Michel, ...

La grosse radio de chantier apportée tout exprès, volume à fond, braille la retransmission du match contre Nice qui se déroule pourtant en direct dans l'arène quelques mètres plus bas : il ne faudrait pas risquer d'en perdre une miette. La partie se déroule à l'abri d'un cordon de police disposé en rang serré tout autour du terrain pour tenter d'empêcher l'envahissement de la pelouse par le public déchaîné, comme la dernière fois, comme presque toutes les fois que les deux équipes jouent l'une contre l'autre. Une haine ancienne et viscérale survit à toutes les vicissitudes de l'histoire des deux clubs et galvanise les énergies, souvent pour le pire. Un arrêté préfectoral a d'ailleurs interdit pour l'occasion le déplacement en groupes constitués des supporters niçois en Corse, un moindre mal après le huis-clos imposé pour la rencontre aller en raison des incidents graves qui avaient émaillé de précédentes parties et plus encore leur troisième mi-temps hors du stade.

La tribune ouest, repaire des locaux les plus radicaux qui se dénomment eux-mêmes les “ultras”, est à présent en ébullition. Les feux de Bengale introduits en fraude dans le stade et cachés sous l'intrados des tribunes quelques jours auparavant s'embrasent et crépitent toujours plus nombreux éclairant crûment une forêt de drapeaux à tête de Maure qui sont agités lentement en cadence, de droite à gauche comme des oriflammes. Des hurlements quasi continus, de brusques montées de vociférations accompagnées par les plaintes assourdissantes des trompes-cornes de chantier de toutes tailles ponctuent les évolutions de la partie et redoublent quand le sort est contraire. Pour couronner le tout, des bordées d'injures éruc-tées à pleins poumons si l'arbitre ne se comporte pas comme attendu et chaque fois que Ben Arfa se montre dangereux pour l'équipe corse.

La partie s'emballe. Les Niçois marquent un nouveau but puis un autre et encore un. L'arbitre Youssouf Brahim Abderrahmane se fait conspuer et menacer sans interruption : « on va te crever, sale crouille » ou les plus classiques : « aux chiottes l'arbitre, on va te faire la peau » ou encore de plus exotiques « *arabacci fora, arabacci fora* ». L'excitation collective a atteint son acmé quand les premiers rangs des spectateurs se laissent soudain glisser sur la pelouse le long du mur de podium et entament aussitôt une série de harcèlements violents des forces de l'ordre qui tentent comme elles peuvent

de riposter, de se protéger puis décident rapidement d'évacuer les arbitres et l'équipe invitée désormais en danger immédiat. Les sièges coques arrachés des tribunes volent sur la pelouse ; tout ce qui peut être renversé, démonté, saccagé l'est systématiquement. Des renforts policiers de réserve jusque là postés à l'extérieur de l'enceinte font leur entrée par la porte principale en formation serrée et chargent la foule déchaînée qui a envahi le terrain. Aux feux de Bengale succèdent les gaz lacrymogènes et les bombes assourdissantes. Bientôt un camion pompe entre en action et commence à arroser copieusement la pelouse et ses occupants. Les heurts avec la police sont brefs mais violents et déterminés, d'autant qu'il n'y a aucun autre adversaire possible dans le stade à se mettre sous la dent.

– Bon, on ne peut plus rien faire ici, l'équilibre des forces devient trop inégal ; on se tire par les portes latérales et on se retrouve chez Doumé. Après, on verra ! Il faut qu'on organise une petite leçon pour ces ratons, on va leur montrer à ces enculeurs de chameaux. Faut tout de même pas qu'ils croient qu'on va se laisser faire, on est chez nous ici, non ? Font chier ! Merde alors !

Les membres de la petite bande s'éclipsent alors discrètement puis, après avoir récupéré leurs engins – motos et voitures – garés par prudence à quelque distance du stade, convergent vers le centre ville pour

se rendre au lieu de rendez-vous fixé par leur pote Lémy à qui tous obéissent naturellement au doigt et à l'œil. Ils abandonnent à d'autres l'affrontement avec la police pour concocter une vengeance à leur sauce et « laver l'honneur ».

Rien de tel pour ça que de commencer par quelques Casa bien tassés que Doumé sert à répétition pour galvaniser les ardeurs et éclaircir les idées. Une tournée après la précédente puis la suivante, une plaisanterie en appelant une autre, les esprits s'échauffent peu à peu. L'ambiance devient délirante. Finalement, c'est sans réelle concertation ni décision clairement énoncée que quatre compères se retrouvent dehors sur le pied de guerre. Deux se juchent sur le plateau arrière de l'énorme véhicule tout-terrain de Lémy dont il prend le volant accompagné dans la cabine par son *alter ego* et son ombre, le jeune Francis.

– Vaut mieux pas passer par le centre, y a trop de flics ... on n'a qu'à aller chasser le crouille dans sa tanière. Montons à *Paese Novu*, on va bien en dégoter un ou deux pour se les faire !

Le crissement des pneus sur la route en lacets gravie à toute vitesse vient ponctuer le feulement continu du moteur en surrégime poussé au maximum de sa puissance. Ils quittent parfois l'itinéraire principal pour emprunter sans ralentir de courtes et étroites venelles qui coupent de-ci de-là les virages au mi-

lieu des habitations. Les deux lascars debout sur la plateforme arrière ont toutes les peines du monde à s'y maintenir, agrippés à l'arceau chromé équipé de deux puissants projecteurs qui dominent la cabine et illuminent le paysage.

– *Mi ! mi !* rugit soudain l'un d'eux en tapant sur le toit de la cabine devant lui, en v'là deux !

– Non, ça c'est du Niaq c'est pas au programme du jour, tranche Lémy après avoir ralenti juste le temps d'évaluer le faciès des intéressés. Puis il donne un violent coup d'accélérateur et poursuit l'ascension du col jusqu'à la cité.

Lémy est du village. C'est le fils unique de Jean et de Restitude dite Dédé mais ses parents n'ont ici aucune place, ils ne comptent pas vraiment. Le père bien sûr parce qu'il est mort accidentellement peu de temps après la naissance de leur enfant ; elle parce qu'elle est une femme et que dans la famille Orsini les femmes n'ont pas de réelle importance. Dédé tout comme sa mère Toussainte ne justifient leur existence terne et austère que par et dans le service du patriarche, leur père et mari Michel dit *Picciafocu*, littéralement *Boutefeu*, surnom qui illustre à merveille son tempérament sanguin et son attitude perpétuellement querelleuse. Pour tout le monde au village et alentours, Lémy que l'on nomme aussi indifféremment Mémé, est toujours "Lémy de *Ziu Mighé*". Certes pour le distinguer facilement suivant l'usage des nombreux autres Barthélémy du village mais aussi et surtout parce que l'aïeul s'est emparé de manière exclusive et vétilleuse de l'éducation de son petit-fils devenu orphelin de père. Ce père n'avait d'ailleurs jamais reçu de sa belle famille et surtout

de Michel que mépris et sarcasmes au cours de sa brève vie maritale : instituteur farouchement laïc à la mode III^e République, de sensibilité politique plutôt socialisante mais surtout, indignité suprême aux yeux de son beau-père, “fils de berger” et “*Niulin-cu*” c’est-à-dire originaire de la région du Niolu, une infamie à ses yeux. D’avoir osé épouser un homme pareil contre son gré valut à sa fille une hostilité dédaigneuse que ne fit pas cesser son veuvage. Il profita seulement de la circonstance pour capter et former à sa main son unique descendant mâle, lui qui avait eu l’infortune de n’engendrer que des filles, par la faute de sa femme bien sûr à qui il vouait pour cela une rancune tenace.

Michel c’est l’archétype même du vieux colonial qui a forgé ses convictions d’extrême droite dans les guerres de décolonisation. Indochine d’abord comme simple soldat engagé puis Algérie où il gagne peu à peu ses galons de sous-officier pour terminer adjudant-chef au début des années 1960 en même temps qu’il entreprend un flirt poussé avec l’OAS. De ses barouds dans les Aurès il a ramené au pays un œil de verre et une longue estafilade qui lui barre la face du front au menton mais « moi au moins j’ai perdu mon œil contre les fellouses et pas dans un tripot comme l’autre planqué ». L’origine de sa fortune personnelle – alors qu’il est issu d’une famille de tous petits paysans démunis – reste un mystère qu’il

entretient farouchement. Cependant l'importance et la continuelle progression de celle-ci permettent d'imaginer qu'elle ne provient pas uniquement de sa modeste pension militaire ni même d'autres moyens avouables. Il se susurre timidement qu'il a pu profiter de la débâcle de 1962-63 pour détourner puis conserver par devers lui des sommes appartenant à l'organisation terroriste. Avec certains de ses anciens coreligionnaires il s'est ensuite refait une façon de respectabilité en se mettant au service d'une officine de barbouzes du régime en place, le célèbre et sulfureux "Service d'action civique". L'"action civique" en question qui l'amena alors à voyager régulièrement sur le continent comprenait des opérations officieuses de maintien de l'ordre, le montage de provocations diverses destinées à mouiller des adversaires politiques mais aussi des coups de main contre des établissements bancaires et financiers, le butin étant ensuite équitablement réparti entre commanditaires et exécutants. Toujours est-il que s'il mène désormais et fait mener à sa famille une existence relativement frugale et sans ostentation, il est toujours en mesure de dépenser des sommes considérables pour satisfaire dans l'instant le moindre des caprices de son petit-fils.

Durant ses toutes premières années alors que l'enfant n'était encore à ses yeux qu'une bouche et un tube digestif, l'ancêtre laissa temporairement la bride sur le cou de sa fille pour assurer l'élevage du

jeune garçon. Il se contentait d'affirmer de temps à autre sa présence et son rôle revendiqué par de gratuites mais violentes crises d'autorité, comme ça juste pour le principe au cas où les choses ne seraient pas assez entendues.

Lorsque Lémy approcha de ses cinq ans, son attitude se radicalisa. Il se mit à contredire systématiquement sa fille sur tout ce qui constituait le fondement de son éducation : plus de câlins, plus de bisous maternels « tu vas en faire une fiotte de mon petit-fils si tu continues à le cajoler de la sorte ». Il s'opposa à son inscription en maternelle prétextant que le gamin apprendrait davantage avec lui dans le maquis qu'enfermé dans une salle de classe « avec une rouge ». Enfin quand il ne fut plus possible de faire autrement que de le scolariser, il fit tout seul et sans en référer à quiconque dans la famille les démarches nécessaires pour inscrire en ville le jeune gamin dans une école religieuse connue sur la place pour son appartenance à une obédience intégriste. Non que Michel ait nourri un sentiment religieux personnel qui dépassât les pures conventions sociales et le respect de la tradition. Jamais il ne manquait un enterrement à l'église du village et il participait volontiers aux processions de la fête patronale du mois d'août se joignant parfois aux porteurs de la statue de Saint-Roch que l'on promène à travers les rues ; il avait même jadis financé de ses propres deniers un abominable chemin de croix en plâtre polychrome toujours en

place dans l'édifice paroissial accompagné d'un panneau gravé sur une plaquette de marbre rappelant sa très catholique évergésie. Pour autant, sa foi se cantonnait strictement aux rites et aux convenances et en tous cas ne l'empêchait pas de jurer copieusement, en corse bien sûr, lors de ses homériques et incessantes colères promettant à Dieu, son fils, la vierge Marie et tous les saints des sévices à caractère sexuel qui eussent fait rougir tout son ancien régiment. Inscrire son petit fils dans l'un des repaires de la réaction locale était dans son esprit le seul moyen efficace pour le préserver des influences néfastes qu'il aurait pu subir ailleurs dans les moments où il ne pouvait pas lui-même veiller au grain.

Lémy se révéla vite un élève extrêmement doué et intelligent mais d'une incommensurable paresse et d'une instabilité chronique. Hyperactif, au tempérament de meneur, il commit tôt ses premiers méfaits de gamin tous couverts par l'indulgence de son grand-père qui paya systématiquement les pots cassés en dédommageant grassement les victimes du village. Sans aucun effort scolaire apparent il passa de classe en classe toujours de justesse tout comme il obtint son baccalauréat à l'âge de dix-huit ans. Couvert de cadeaux par son grand-père pour ce haut fait d'armes, il se mit alors en tête de « monter à Paris » dans le but officiel de s'inscrire dans une obscure école privée d'aéronautique qui avait accepté sa candidature sur dossier.

Armé de la bénédiction grand-paternelle et d'un solide pécule mensuel, il emménagea à la fin de l'été dans un très beau studio acheté spécialement pour lui dont les deux grandes fenêtres ouvraient sur la place des Vosges. Il était le premier à l'admettre en aparté, l'aéronautique et plus généralement toute forme d'études supérieures lui indifféraient totalement et ce qui l'avait motivé avant tout pour entreprendre sa migration parisienne était la perspective d'une vie facile à l'abri du besoin dans laquelle seul comptait le plaisir immédiat. Suivant les conseils de son grand-père, il avait pris contact avec le milieu corse de la capitale et en particulier dans le monde interlope des boîtes de Pigalle et de Montmartre. Il y avait table ouverte et ne s'en privait pas en contrepartie de quelques "services" pas toujours très réguliers.

Il se rendit le jour de la rentrée à son école pour « se faire une idée du cheptel féminin » mais il fut profondément dépité de n'avoir pas songé auparavant que la spécialité attirait plus de 80 % d'élèves masculins et il s'abstint donc désormais de toute assiduité.

Pendant deux ans sa vie se déroula entre oisiveté diurne et bringue nocturne, émaillée de quelques réussites notables dès qu'il montrait un minimum de détermination et d'opiniâtreté dans ses entreprises et ce dans des domaines extrêmement variés.

Ainsi peu de temps après son arrivée et en cachette de son grand-père qui, il le savait bien, aurait